

LES FAUX MONNAYEURS

"TEL PERE, TEL FILS" OU "LES PERILS DE LA LEGITIMITE"

par

Anny WYNCHANK

UNIVERSITY OF CAP TOWN

Afrique du Sud

Dans Les Faux Monnayeurs, Gide s'est efforcé de préciser les ascendants de plusieurs de ses adolescents, sans doute avec l'intention d'établir une relation directe entre le comportement et même la nature de chacun d'eux, et ses origines, sa formation et son milieu. Jusqu'aux Faux-Monnayeurs, il avait laissé les familles dans un arrière-plan assez vague, quoique dans Isabelle il eût peint avec suffisamment de détails l'atmosphère dans laquelle vivait Casimir pour que nous comprenions ce qu'était devenu l'enfant. Maintenant il s'attache à individualiser d'une manière assez précise les parents de ses jeunes héros - le père en particulier, à qui il attribue une grande responsabilité dans le développement de l'enfant: il semble que ce soit le père, plus que la mère, qui détermine la nature de l'enfant, surtout le fils.

Ce n'est cependant pas un portrait en pied que Gide nous offre de ses pères de famille. Mais indirectement, à travers des bribes de conversation, des opinions exprimées, des remarques faites en passant, la personnalité du père se devine et se dessine.

Ainsi Gide nous apprend que le vieux Passavant a été un homme dur, autocratique, qui "a fait souffrir tout le monde autour de lui, ses gens, ses chiens, ses chevaux, ses maîtresses" (1964. Références données à l'édition de la Pléiade: Romans..., Gallimard, 1958). C'est en un mot une personnalité forte. En donnant ces détails sur le père, le romancier ne cherche-t-il pas à expliquer le personnage cynique, blasé, superficiel qu'est devenu Robert de Passavant ? Robert confie à Vincent: "Mes premiers élans vers lui, du temps que je ne connaissais pas la retenue, ne m'ont valu que des rebuffades qui

m'ont instruit"(Ibid.).Enfant, Robert de Passavant avait sans doute un tempérament spontané, affectueux, chaleureux; mais ses élans ont été découragés par un père dur, froid, cruel, sans tendresse. Il a alors appris à se protéger derrière le cynisme et l'insensibilité. Le vieux Passavant a donc déformé le caractère de son fils aîné. Quant au cadet, Gontran, sa mère est morte alors qu'il avait cinq ans, et son père s'est à peu près désintéressé de lui. Il a grandi tout seul. "J'ai si peu connu papa"(964), dit-il à Séraphine, sans se rendre compte de l'avantage que cela représente pour lui. Il a été élevé par une étrangère, la bonne Séraphine, simple mais affectueuse, qui l'entoure de soins et d'affection, et aux côtés de qui il a la chance de croître librement. Auprès d'elle, "Gontran bavarde volontiers, encore qu'il ne puisse parler avec elle de presque rien de ce qui lui tient à coeur"(1137). Au moins son libre développement n'a pas été entravé par quelque influence néfaste; sa personnalité n'a pas été gauchie par l'influence d'un père qui pour lui a été, pour ainsi dire, inexistant. Aussi est-il devenu un adolescent autonome, sérieux, quelque peu solitaire et renfermé.

Il existe, dans Les Faux-Monnayeurs, une caractéristique que les jeunes gens faibles, déséquilibrés ou délinquants possèdent en commun et qui, pour Gide, permet peut-être d'expliquer leur personnalité: soit l'absence du père, soit sa faiblesse et son manque d'autorité est une constante qui affecte le caractère des adolescents comme Armand, Georges, Boris, Olivier. Gide utilise pour déterminer ses adolescents, un principe de psychologie élémentaire: l'importance de la personnalité du père dans le développement de l'enfant. Ainsi l'écrivain disait retrouver beaucoup de lui-même en sa fille Catherine: "C'est très curieux de se retrouver dans un petit être, dans des traits très profonds et justement ceux qu'on serait tenté de me dénier", dit-il à la Petite Dame(CAG. 4,261). La même conviction explique qu'Edouard se réjouisse que l'enfant de Laura n'aura pas pour père le "faible" Douviers(1106).

Armand illustre d'une part les ravages que peut causer en une "nature fine et sensible"(1019) une éducation puritaine, rigide: elle l'a

poussé à étouffer en lui toute spontanéité pour obéir à une morale paralysante et étroite. De plus les dommages chez ce garçon ont été aggravés par l'absence, pendant les années de formation si importantes, d'une personnalité forte à laquelle s'identifier: en effet le père d'Armand, le pasteur Vedel, presque toujours absent, n'a joué aucun rôle dans l'éducation de ses enfants, n'a pas eu le temps de s'occuper d'eux. Edouard le note dans son Journal: "Le digne homme est incessamment en partance, requis par mille soins, mille soucis, sermons, congrès, visites de pauvres et de malades"(1123). Et sa femme remarque: "Il se donne tellement aux autres qu'il ne lui reste plus rien pour les siens"(Ibid.). Armand souffre de l'indifférence de son père, comme du manque de communication entre eux deux. Il confie à Olivier:

Tu comprends qu'il a d'autres soucis que de s'inquiéter des habitacles de son fils. Il est très épatant, mon papa. Il sait par coeur un tas de phrases consolatrice pour les principaux événements de la vie. C'est très beau à entendre. Dommage qu'il n'ait jamais le temps de causer...(1159).

L'adolescent dissimule sa souffrance derrière le sarcasme. Cette attitude cynique et amère est récente. "Il n'y a pas longtemps qu'il est comme ça"(1021), assure Olivier à Edouard. En effet si Armand considérait son père d'un oeil naïf lorsqu'il était enfant, la faculté de raisonner et de juger accompagnant l'adolescence, il a pu se rendre compte que l'agitation fébrile voulue de son père, son apparente dévotion, cachaient un grand égoïsme, la peur "d'y voir clair", le refus de faire face aux problèmes familiaux, en fait de la faiblesse. Armand affirme encore à Olivier:

Quant à papa, il s'en remet au Seigneur; c'est plus commode. A chaque difficulté, il tombe en prière et laisse Rachel se débrouiller. Tout ce qu'il demande, c'est de ne pas y voir clair. Il court; il se démène; il n'est presque jamais à la maison.(1128)

Armand a conscience de la faiblesse, des insuffisances, du manque de conviction de son père qui "s'imagine qu'il croit, parce qu'il continue à agir comme s'il croyait"(1230). Voilà pourquoi si, étant jeune, il

n'avait pas pu s'identifier à un père toujours absent, plus tard il n'a pas voulu se reconnaître en un père qu'il méprise, trouver en lui un exemple à imiter. Et il refuse catégoriquement de suivre les traces de son père. Ses parents avaient voulu qu'il devînt pasteur - il s'y était violemment opposé(1021,1031).

Ainsi Armand a repoussé la religion que représente son père, et qui l'a si profondément marqué: "Tu ne sais pas ce que peut faire de nous une première éducation puritaine. Elle vous laisse au coeur un ressentiment dont on ne peut plus jamais se guérir"(1232).

Le vieil Azaïs, à qui le pasteur Vedel a délégué ses responsabilités, n'a pas offert à Armand l'exemple d'une personnalité forte à laquelle il aurait pu s'identifier. Le digne homme s'isole dans sa tour d'ivoire; coupé du réel, de son bureau au troisième étage de la pension, "il domine de haut la cour et surveille les allées et venues des élèves"(1014), et à cause de son intransigeance, il n'encourage aucune communication entre les enfants et lui. En vérité c'est aussi par faiblesse que, "enfoncé/ dans la dévotion"(1016), ayant perdu "le sens, le goût, le besoin, l'amour de la réalité"(Ibid.), il préfère lui aussi fermer les yeux sur ce qui se cache de trouble, d'équivoque, de vicieux, derrière l'apparence de la vertu. Par impuissance, ne pouvant faire face à la réalité qui lui fait peur et lutter contre les difficultés de la vie, il met en avant de hautes idées morales derrière lesquelles il dissimule sa lâcheté. Il préfère accepter le mensonge, pourvu que l'ordre et une apparence de vertu soient respectés. Comme le dit Edouard des dévots, "l'éblouissement de leur foi les aveugle sur le monde qui les entoure, et sur eux-mêmes"(Ibid.); et il continue: "Je reste ahuri devant l'épaisseur de mensonge où peut se complaire un dévot"(Ibid.). L'enseignement du pasteur, comme son intransigeance appelle le mensonge des enfants, celui de Georges par exemple: "Je suis convaincu que le petit l'a fourré dedans, et qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, pense Edouard. Mais comment Georges eût-il pu répondre différemment..."(1017). Avec sa lucidité, Armand a percé son grand-père comme son père. En fait par faiblesse Azaïs n'exige aucun effort réel de ses pensionnaires, puisqu'il se satisfait d'un semblant de vertu.

Ainsi Armand, n'ayant pu s'identifier ni à son père, ni à son grand-père, n'a pas conscience de son identité propre; s'il sait ce qu'il ne veut pas être, il n'a pas idée de ce qu'il est ni de ce qu'il veut être. Et en effet Armand frappe le lecteur comme étant un être mou, flottant, sans poids; il manque de confiance en lui-même, et reste divisé, insuffisant, cynique, amer, incapable d'action. Il n'a pas pu se libérer de son passé et doit donc macérer dans ses rancunes, son amertume, aigrir avec la conscience de ses insuffisances, car il a surtout "le sentiment de ses manques - manque d'argent, manque de forces, manque d'esprit, manque d'amour"(1161).

Boris, le petit-fils de La Pérouse, présente un autre exemple de l'influence du père et de l'effet pernicieux de la famille sur une nature sensible. Grâce aux détails que donne Gide, il est possible de déceler que le père de Boris, comme celui d'Armand, était un être faible; d'une part, nous laisse deviner Gide, parce que son père était lui-même un être sans force de caractère - le professeur de piano ne pouvait tenir tête à sa femme; plus tard il est incapable de contenir les jeunes pensionnaires; lorsqu'il décide de se tuer, il n'en a pas le courage - d'autre part parce que le fils La Pérouse est le produit du désaccord entre ses parents et de l'adulation de sa mère; lorsqu'il était jeune, celle-ci lui "apprenait à mentir"(1028), confie le vieux professeur à Edouard; elle lui "passait tout"(Ibid.), elle se ligait avec lui contre son père: "Chaque fois que je voulais morigéner mon fils, affirme La Pérouse, madame de La pérouse prenait son parti contre moi"(Ibid.). Plus tard le fils La Pérouse ne montre aucune vigueur morale et ne sait faire face à ses responsabilités. Comme le Jaques de La Symphonie pastorale, il se trouve être le rival de son père - le professeur de piano comme le pasteur s'était épris de son élève - "une jeune Russe/.../ à qui je m'étais beaucoup attaché"(Ibid.), confie-t-il à Edouard et à qui "je n'ai pas pu pardonner de m'avoir trompé ! "(1029). Le fils La Pérouse ne s'efface pas devant son père, comme Jacques l'avait fait, mais s'il triomphe, c'est avec l'aide de sa mère, grâce aux mensonges, à la cachotterie, à la ruse. Il n'affirme pas ses droits, ne tient pas tête à son père, ne

montre ni la franchise ni la droiture de Jacques puisqu'il ne revendique pas ouvertement la femme qu'il aime. Et une fois que l'enfant est né, il n'agit pas d'une manière honnête et responsable envers la mère de son fils, puisqu'il vit plusieurs années avec elle et meurt sans l'avoir épousée, la laissant dans une "grande misère"(Ibid.), "obligée de gagner sa vie"(1073), en montant sur les planches, en "chant/ant/ dans les concerts, dans les casinos"(Ibid.), après avoir été une pianiste incomparable. Pour nous faire comprendre en partie Boris, Gide esquisse la silhouette d'un père sans volonté, sans vigueur morale, un être mou, insouciant, passif, qui n'a pas offert à son jeune fils l'exemple d'un caractère fort.

Cet adolescent débile a donc recherché la présence d'êtres plus âgés ou plus forts que lui. Il s'est laissé d'abord entraîner par Baptistin Kraft "d'un ou deux ans plus âgé que lui, qui l'a initié à des pratiques clandestines"(1097). Comme tout caractère faible, ne pouvant faire face à la réalité, Boris a trouvé refuge dans la chimère et l'illusion que procurent ces "pratiques clandestines"(Ibid.). Boris tombe alors victime de l'imprudence et de l'aveuglement d'Edouard, dont la "curiosité", le besoin d' "expérimenter sans cesse"(1108), vont provoquer le drame final. Edouard, nous dit l'auteur, "ne consent plus à considérer que la protection, le renfort et l'appui que la précaire pureté de l'enfant peut trouver dans l'austérité du vieil Azaïs"(1109). Ce dernier tiendrait en quelque sorte lieu de père à Boris.. Or Edouard "sait l'air empesté qu'on/.../ respire /à la pension Azaïs/ sous l'étouffant couvert de la morale et de la religion"(1108). Il sait que l'austérité d'Azaïs ne cache que faiblesse, impuissance et mensonge. Boris est donc pris dans les filets de la Confrérie des Hommes Forts. La force et l'assurance de Ghéridanisol aimantent le jeune garçon. - "il est toujours à regarder de mon côté"(1236), se vante Ghéri. Un peu plus âgé que les autres(1136), plus mûr, plus avancé dans ses études, celui-ci "fai/t/centre"(Ibid.), s'impose. Le désir de devenir un homme "fort" pousse Boris à faire partie de la Confrérie surtout au moment de dépression et de bouleversement qui suit la mort de Bronja, l'apparition

incompréhensible du talisman, et la rechute du jeune garçon dans le vice. Souffrant du dédain de ses camarades, Boris est prêt à risquer "n'importe quoi de dangereux, d'absurde pour un peu de considération"(1237). Son suicide - car il a certainement l'intuition que le révolver est chargé et que le sort va le désigner et il accepte de se laisser tuer - est motivé par son désir d'obtenir la considération de la Confrérie des Hommes Forts, de se prouver à lui-même comme de montrer aux autres qu'il est digne d'admiration.

Gide s'est attaché également à recréer l'atmosphère de la famille Molinier. Les enfants Molinier sont aussi le produit d'une éducation fondée sur les doubles valeurs, sur le mensonge, dans un foyer où le père est un être au caractère faible et sans vigueur morale. Oscar proclame certaines valeurs, mais n'en tient aucun compte dans sa vie. Magistrat, il prétend respecter des principes, mais en réalité il s'en moque: "Voyons, voyons, mon ami, s'exclame-t-il devant Profitendieu; nous savons vous et moi ce que devrait être la justice et ce qu'elle est. Nous faisons pour le mieux, c'est entendu; mais si bien que nous faisons, nous ne parvenons à rien que d'approximatif"(939). Le seul souci d'Oscar Molinier est de garder l'apparence de la respectabilité. L'ironie de Gide est mordante lorsqu'il révèle la bêtise, l'aveuglement, l'étroitesse d'esprit de cet homme qui se félicite des fréquentations de ses enfants, qui se flatte devant Edouard que ceux-ci aient

"heureusement une tendance naturelle à ne se lier qu'avec ce qu'il y a de mieux. Voyez Vincent avec son prince; Olivier avec le comte de Passavant... Georges, lui, a retrouvé à Houlgate un petit camarade de classe, /.../ un garçon de tout repos; son père est sénateur de la Corse"(1117).

Par contre il se méfie de Bernard Profitendieu: "Il n'y a lieu d'attendre rien de bon d'un enfant né dans ces tristes conditions /.../. Le fruit du désordre et de l'insoumission porte nécessairement en lui des germes d'anarchie..."(1118). La femme d'Oscar, intelligente, consciente du mal que peut faire à ses enfants la faiblesse de caractère de leur père, "apporte tous ses soins,

déclare Edouard, à pallier les insuffisances et les défaillances d'Oscar, à les cacher aux yeux de tous; et surtout aux yeux des enfants. Elle s'ingénie à permettre à ceux-ci d'estimer leur père"(1153). Ce père de famille n'a aucune autorité sur ses enfants, il ne peut leur imposer aucune discipline. "Oscar, lui, cède toujours, déplore Pauline, il me cède, à moi aussi;"(1154). "Mais lorsque je crois devoir m'opposer à quelque projet des enfants, leur résister, leur tenir tête, je ne trouve auprès de lui nul appui"(Ibid.), ajoute-t-elle. Dans la famille Molinier, c'est la mère et non le père comme dans la famille La Pérouse, qui essaie sans succès d'ailleurs, de tenir tête aux enfants.

Mais Pauline est prête à donner un autre père à ses enfants - Edouard, à qui elle demande de jouer ce rôle de père, sans se douter du danger que cela présente. "J'ai souvent pensé/.../ qu'à défaut de leur père, vous pourriez parler aux enfants"(1155) suggère-t-elle à son demi-frère. L'attitude ultérieure de Pauline qui accepte si facilement les rapports de son fils avec Edouard, est la preuve d'une compréhension, d'une ouverture d'esprit peu commune, assez peu vraisemblable, il faut l'avouer. Ce dernier signale cependant l'emportement de Pauline à la fin de son entretien avec lui, emportement qui révèle les réticences de la mère. Elle "prenait son parti beaucoup moins facilement qu'elle ne le disait de mes rapports avec Olivier"(1189), pense Edouard. Lui-même préfère interpréter sa colère différemment, comme une preuve de jalousie, comme la prise de conscience amère que ses enfants lui ont échappé malgré tous ses efforts pour gagner leur confiance.

Gide semble donc vouloir indiquer que le mensonge et l'hypocrisie qui règnent dans la famille Molinier, liés à la veulerie du père, à son manque d'autorité, ont provoqué d'une part la révolte du plus jeune, d'autre part la faiblesse de caractère des deux aînés - situation semblable à celle de la famille Vedel. Le romancier indique que les solutions de facilité auxquelles recourt Pauline, son désir de maintenir une apparente entente, le laxisme d'Oscar comme son manque de vigueur morale, ont fait de Vincent et d'Olivier des êtres

faibles. Certes comme il le fait dire à Edouard, "l'éducation qui contrarie l'enfant, en le gênant, le fortifie"(1021), et "les plus lamentables victimes sont celles de l'adulation"(Ibid.). "Vincent et Olivier ont de très bons et très nobles instincts et s'élancent dans la vie avec une vision très haute de ce qu'ils doivent faire; - mais ils sont de caractère faible et se laissent entamer", affirme Gide dans le Journal des Faux-Monnayeurs (JFM, 78). Ce qui ressort du roman est leur faiblesse, leur veulerie. Il est rare que nous voyions se manifester ces "nobles instincts". De plus aucune personnalité puissante n'a neutralisé les caractéristiques héréditaires. Si seulement Vincent et Olivier avaient pu être élevés par un homme autre que leur père, s'ils avaient eu la chance d'être bâtard ! Au contraire cette faiblesse héritée a été aggravée par le même trait chez Molinier le père. Les enfants sont pris dans un cercle vivieux. Il n'y a pas d'issue, semble conclure Gide, à moins qu'une influence extérieure, étrangère, ne vienne briser le cercle. Il nous paraît clair que Gide a voulu indiquer qu'il existe une relation étroite entre le caractère du père et celui du fils. Il semble vouloir dire: "Tel père, tel fils". Ainsi parce qu'Oscar est un faible, Vincent et Olivier sont faibles: en effet Vincent est facilement influencé; trop lâche pour faire face à ses responsabilités vis-à-vis de Laura, il l'abandonne. Il accepte de livrer son frère à Robert de Passavant. Il se laisse mener par Lady Griffith.

Olivier est également doué d'un caractère faible, facilement influençable. Gide le présente non comme un adolescent de seize ans, mais comme un très jeune enfant timide, rougissant, tendre, émotif, souvent au bord des larmes, ou même éclatant en sanglots. La faiblesse d'Olivier provoque l'instinct protecteur de Bernard, pourtant du même âge, qui se comporte comme un grand garçon envers son petit frère sans défense: il le console en l'embrassant, lorsqu'Olivier sanglotte(952), il veille à ce qu'il ne prenne pas froid et le force à se mettre au lit(953).

Enfin Gide prend la peine de nous présenter la famille de Bernard Profitendieu - indirectement sans doute, et par petites touches, mais

il nous est quand même aisé d'imaginer l'atmosphère dans laquelle Bernard a été élevé. A première vue, ce milieu - haute bourgeoisie aisée -, bien-pensante, respectueuse des traditions - et semblable à celui qui a vu grandir Olivier. Et pourtant des différences existent - surtout entre les pères de famille respectifs.

Il nous est donc également permis, comme dans le cas d'Armand, d'Olivier et de Boris, de supposer que l'écrivain a voulu établir une relation entre le tempérament de Bernard et la personnalité du chef de famille.

Il est vrai qu'Albéric Profitendieu n'est pas le père de Bernard, mais pendant les dix-sept années que celui-ci a vécu sous le toit familial - années de formation les plus importantes - à son insu, et malgré son apparente aversion pour son "père", Bernard a eu le temps d'être marqué par la personnalité dominante du juge. Homme probe, vertueux, intègre, il sert de repoussoir à Oscar Molinier; il a non seulement inculqué les bons principes à ses enfants, mais leur a donné l'image de la droiture et de l'honnêteté. Son souci des valeurs morales est authentique: lors de l'affaire des jeunes délinquants, il n'approuve pas les expédients de Molinier: "Ces préoccupations n'ont rien à voir avec la justice", s'exclame-t-il(939). La force de profitendieu vient, il est vrai, de ce qu'il s'appuie sur les conventions - "il /est/ très soucieux des convenances"(938) -, sur les préjugés qui, pour lui, "sont les pilotis de la civilisation"(Ibid.). La pose assez guindée que Gide lui fait prendre auprès de sa femme sanglotante peint parfaitement l'homme: il se dresse "par instinctif besoin de dominer" et "pose gravement, tendrement, autoritairement la main sur l'épaule de Marguerite"(948). Il a fermé les yeux sur l'inconduite de sa femme à qui il a pardonné, pour éviter le scandale il est vrai, mais également pour sauvegarder la cohésion de la famille, par magnanimité. La sensibilité, la capacité de compréhension d'Albéric Profitendieu sont révélées par sa réaction à la lecture de la lettre laissée par Bernard: il se rend compte que cette cruelle, cette injuste lettre est dictée, en vérité, par le chagrin. "Il y sent du dépit, du défi, de la jactance"(945). Il comprend Bernard, quoique

n'étant pas son père, faisant ainsi preuve d'encore plus de sensibilité", de pénétration que le Père de l'Enfant Prodigue qui, lui, si l'on veut bien considérer la parabole comme un conte et la prendre à la lettre, comprend son fils, car il est fait de la même étoffe que lui, comme il l'affirme au retour de son fils: "C'est moi qui t'ai formé; ce qui est en toi, je le sais. Je sais ce qui te poussait sur les routes; je t'attendais au bout"(480). Profitendieu n'est pas le père de Bernard et pourtant il comprend le jeune homme; bien plus il l'accepte et l'aime tel qu'il est. Sa peine est profonde, sincère, car il aime Bernard peut-être "comme il n'avait jamais aimé les autres"(845). Edouard s'étonnera même de ce chagrin qu'il peut à peine contenir, de ces sentiments "d'autant plus forts sans doute qu'ils échappaient à la commande et d'autant plus sincères qu'ils n'étaient en rien obligés"(1205). Le départ du jeune homme est pour Profitendieu un véritable "deuil"(948); son attitude contraste avec celle de sa femme qu'il s'indigne de ne pas trouver à ce moment-là tout entière absorbée par son chagrin, mais occupée à accuser, récriminer, expliquer. Gide s'attache à révéler les pensées de Marguerite, qui, à cet instant critique, songe non à son fils et aux périls qu'il pourrait encourir, mais égoïstement à elle-même, à sa vie passée, à son asphyxie dans cette maison. "Elle se sentait emprisonnée dans cette vertu qu'il/Profitendieu/ exigeait d'elle;/.../ elle étouffait;/.../ ce n'était pas tant sa faute qu'elle regrettait à présent, que de s'en être repentie"(949).

Dans le ménage Profitendieu, le père possède la personnalité dominante, forte, généreuse, qui marquera ses enfants. Sa femme au contraire, être faible, timoré, manque de force de caractère, de courage; tout comme Isabelle de Saint-Auréol, elle a "peur de la liberté, du crime, de l'aisance"(950); c'est pourquoi elle a quitté son amant, le père de Bernard, pour rentrer au foyer repentante.

Que Profitendieu se montre capable d'aimer Bernard justement à cause de ce qu'il sent en lui de différent, "de neuf, de rude, d'indompté"(945), prouve que cet homme vaut plus qu'il ne paraît. Et sa personnalité a marqué Bernard à un tel point que celui-ci

regagnera finalement le foyer "paternel", choisissant lui-même ce père que le hasard lui avait donné.

Ainsi Gide semble vouloir expliquer le caractère de Bernard en partie par la personnalité de Profitendieu: Bernard a pu s'identifier à lui tout en conservant son identité unique, précieuse. Mais le fait que l'enfance de Bernard a été étayée par une famille stable, avec à sa tête un homme fort qui l'a aimé, à qui il a pu s'identifier, représente un avantage qui se trouve complété par un autre bienfait, un facteur déterminant, essentiel pour Gide: Bernard a de plus la chance d'être bâtard. Pour Gide la bâtardise introduit un élément étranger dans le cercle étroit de la famille, un élément de discontinuité - "soudain le fil est rompu" (Th, 772). Elle apporte une bouffée du vent du large dans un milieu clos. La bâtardise élargit le champ des possibilités pour l'enfant, qui, au lieu d'être conditionné par les caractéristiques héritées, renforcées par l'existence et la manifestation de ces mêmes caractéristiques chez le père légitime, va être le terrain de confrontation de deux forces déterminantes, celle des traits hérités et celle des traits acquis, qui n'iront certainement pas dans le même sens. Il en résulte chez le bâtard élevé au sein d'une famille, un conflit dont il ne peut sortir que fortifié. L'enfant naturel qui aura été le terrain d'un tel conflit, et qui en sera sorti vainqueur, sera plus équilibré, plus mûr, que l'enfant légitime.

L'éducation administrée par le père légitime va dans le sens de l'enfant, puisque père et fils sont de la même étoffe, et "flatte une disposition d'esprit naturelle" (J, I, 1277). Une telle éducation ne peut être que de peu de profit pour l'enfant. "Je ne puis me retenir de croire, écrit Gide, que la meilleure éducation n'est point celle qui va dans le sens des penchants, et qu'un naturel un peu vigoureux/.../ trouve profit dans la contrariété, dans la contrainte" (Ibid.). Cette conviction exprimée à propos d'une nation s'applique parfaitement à l'individu.

La bâtardise a conféré à Bernard des caractères étrangers aux Profitendieu - curiosité, courage, désinvolture- caractères qui sont complétés par les qualités acquises en vivant aux côtés du juge:

Bernard a été marqué par l'éducation morale prodiguée par ce dernier. Le caractère fondamentalement moral de Bernard est en effet révélé par son souci de se disculper à ses propres yeux après avoir découvert et lu les lettres d'amour de sa mère; au cours d'un véritable examen de conscience, Bernard se dédouble en juge et accusé: "Soulever la plaque de marbre d'un guéridon/.../, ce n'est tout de même pas la même chose que de forcer une serrure. Je ne suis pas un crocheteur"(977). Et Bernard se demande, en bon "fils" du vertueux Profitendieu: "Est-ce que c'était mal à moi de lire ces lettres ?"(Ibid.) Sa conscience ne le laisse pas en paix lorsqu'il ramasse le billet de consigne d'Edouard. "Bernard, Bernard, quelle pensée t'effleure ? Hier déjà tu fouillais un tiroir. Sur quel chemin t'engages-tu ? Fais bien attention, mon garçon..."(995). L'ambiguïté des sentiments de Bernard pour sa mère dont il n'admire pas automatiquement l'acte anticonformiste et immoral, révèle son embarras: "Je voudrais bien savoir si je la méprise, ou si je l'estime davantage, d'avoir fait de son fils un bâtard", se demande-t-il(976).

Ainsi la révolte de Bernard et son mouvement d'anarchie avaient été déclenchés par la découverte de sa bâtardise, mais après son geste d'émancipation, il redevient l'être équilibré et moral qu'ont fait de lui l'exemple de profitendieu et l'éducation reçue. Maintenant que, par son acte de rébellion, Bernard a affirmé son indépendance, il a "comme épuisé toutes ses réserves d'anarchie(1109); il ne se sent plus obligé de contester ce qu'Albéric Profitendieu représente, il est libre d'être lui-même - en vérité aussi moral que Profitendieu, conservateur, défenseur des grands principes et des grands sentiments, comme le juge. "Je crois que je tourne au conservateur", avoue-t-il à Laura(1093). En réalité il l'avait toujours été, à son insu: à la frontière suisse par exemple, Bernard s'était indigné d'entendre un touriste se vanter d'avoir fraudé la douane ! (Ibid.). "Par protestation, j'ai compris tout ce que c'était que l'Etat. Et je me suis mis à l'aimer, simplement parce qu'on lui faisait du tort"(Ibid.).

Qu'il le veuille ou non, Bernard a été marqué par la personnalité de Profitendieu, par l'éducation donnée par lui, et il n'a pas été

insensible à l'affection qu'il décelait sous la réserve: en effet une fois sa révolte calmée, il prend conscience que celui qui lui a tenu lieu de père l'a aimé peut-être plus que ses propres enfants(1093). C'est cette affection et l'appui de sa famille qui ont permis à Bernard de devenir ce qu'il est: un être confiant, ouvert, franc, sans complexes, "spontané", "naturel"(1070).

Et à la fin il retourne chez celui qu'il choisit pour père en toute connaissance de cause, en toute lucidité, parce qu'il a pu s'identifier à cet homme probe qui lui a offert une image acceptable de ce qu'il pouvait devenir. Il réintègre la famille, il trouve sa place dans la société pour y jouer son rôle. Ainsi Bernard, élevé avec amour par un homme intègre et fort d'esprit, atteint un niveau de maturité, d'équilibre, de confiance en soi et d'indépendance, inconnu des autres jeunes gens du roman.

NOTES:

Les références ajoutées entre parenthèses dans le texte se rapportent:

a) aux éditions suivantes de l'oeuvre d'André Gide:

sans autre indication: Romans, Récits, Soties, Oeuvres lyriques.

Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969.

J, I : Journal 1889-1939. Gallimard, Pléiade, 1970.

JFM : Journal des Faux-Monnayeurs, Gallimard, 1970.

Th : Théâtre, Gallimard, 1969.

b) aux Cahiers des Amis d'André Gide:

CAG 4 : Les Cahiers de la Petite Dame(1918-1929), Gallimard, 1973.